

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 62 (1924)
Heft: 44

Rubrik: Lo vîlhio dèvesâ
Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISSANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :

Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à

l'Agence de publicité : Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNEABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus

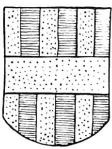
ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.

Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

ARMOIRIES COMMUNALES



Lire en 2me alinéa des Armoiries communales : *point ne descendrai et non pointure descendrai*, ce qui ne signifie rien.

A l'alinéa *Vufflens-le-Château*, la vignette n'est pas celle qui convient, mais celle que nous publions aujourd'hui.

A la rédaction du *Conteur vaudois*,
Lausanne.

Dans son dernier numéro, le *Conteur* a décrit les armoiries que la commune de Saint-Georges s'est attribuée en 1920. Sur le fond rouge de l'écu se détache un chevalier (saint Georges) d'or armé d'une lance et terrassant le démon représenté sous les traits d'un dragon.

A ce propos, il est intéressant de constater que bien avant l'invention de ces armoiries l'auberge communale de Saint-Georges porte pour enseigne *Au cavalier*. Cette dernière, suspendue en potence, a été restaurée il y a quelques années et consiste en une figurine représentant un soldat de l'époque napoléonienne monté sur un cheval blanc.

S'agit-il ici d'une réminiscence des guerres du siècle passé, ou sommes-nous en présence d'une déformation de la légende concernant le saint qui a donné son nom à la localité ? Nous ne savons. Cette question pourrait être résolue si l'on connaissait le nom de l'enseigne de la même auberge sous le régime bernois. Malheureusement, nous ne sommes pas en mesure de l'indiquer.

F.-Raoul Campiche, archiviste.



LA DZENELHIE DEPLLEMAIE

SE pas se fâi a zu, du que lo mondo le fè, onna fenna que fasâi asseimblant dé mi amâ son hommo que la Jeannette à Tserpenâ. L'amâve tant qu'ein ètai tota cur, que desâi. Ora, è-te bin veré ? Vo sède : bragâ et teni tant dou. Quant vayâi onna veseña, manquâve jamé de lâi dere :

— L'ameri mi sobra mè mimo que de vère veri lè get à mon potûro Tserpenâ !

Et l'ètai ti lè dzo lo mimo refredon que, po fini, son hommo l'a voliu vère se cein ètai bin veré. Adan, po l'eprovâ, ie va ein dèvesâ avoué quaque z'amî et avoué on mâidzo que bêvessâi dâi coup quartetta avoué li, et eintre ti l'ant fabrequâ onn' einguenna que n'ètai pas pequâi dâi vè, Vaité :

On matin, Tserpenâ dit dinse à sa fenna :

— Jeannette, sù rido mau bin, vouâ. Tot mè rompt et mè trosse, lo sellio mè fâ mau.

Pû pas mè lèva. Tè faut allâ queri lo mâidzo. Lo mâidzo vint dan, l'accute lo malâdo que fasâi dâi djeint à reindre l'âma, lâi cheint la veinne, breinne la tita et fâ dinse :

— Voutron hommo l'è rido mau. On sâ pas cein que pâo arrevâ !

— Mâ, mâ, è-te possiblio ? que repond la fenna ein segotteint. Mon hommo que l'âma tant ! Bailleri tot mon sang par li ! Que lo bon Dieu lo preinge et que mè lo laissâ !

La vèpra, lè z'ami sant venu vère lo malâdo ; lo mâidzo revint assebin et apri ie dit dinse pè la cousena, ein catson à la Jeanette :

— Ma pourâ fenna, votron hommo n'en a pas po grand temps. Vo faut vo fêre onna raison.

O mon Dieu ! preinde mè ! L'ameri mî mourî ceint iâdzo que de vère parti mon Tserpenâ, desâi la fenna.

Et lo mâidzo repondâi :

— La moo l'è oqî que l'arreve ti lè dzo. L'è vussa passâ bin dâi iâdzo. N'è pas bin èpouâirâosa. Se vo voliâi la vère bin adrâi, betâ pi clliâo lenette. Lè dâi lenette fête tot espot po vère la moo arrevâ. Vo voliâi prâo la recougnâtre : quand l'entre dein on ottô, sè dessu ein dzeenelhie dépllemâi. Allâ pi vo tséa vè lo pi dâo lhi à votron Tserpenâ. Quand la dzenelhie dépllemâi eintre dein lo pâilo, lè la moo que vint lo preindre.

Et la fenna bete lè lenette su sè get ein tschurleint :

— Se pouâvo pi mourî por tè, mon pour' hommo ! Mon Dieu, preinde-mè ! excêtra.

La Jeannette avoué sè lenette va retrôvâ lo malâdo. Tandu ci teimps, lè z'ami l'avant dépllemâi onna dzenelhie viveinta et l'avant accouliâi dein lo pâilo pè la fenîtra. La fenna l'ètai setaiâ èo pi dâo lhi ein deseint : « Mon Dieu ! preinde mè, mè mîmo ! » et tota la reisse.

Mâ tôt d'on coup, ie vâi la dzenelhie dépllemâi rôuda pè lo pâilo. Quinta pouâire ! mè z'ami de Mordze ! Avoué cein que la bête dépllemâi ètai de veni vè la dama. Adan, sti coup, la Jeannette, que sè crayâi que l'ètai la moo, sè lâive tota drâita su sè duve piaute en breinneint lè doû bré et ein faseint :

— Prrout ! va-t'ein, dzenelhie, de vers mè. N'è pas mè que su malada, l'è mon hommo !...

Adan, l'hommo châote fro dâo lhi et lâi fâ :

— Ah ! l'è dinse que te vâo mourî por mè ! Eh bin ! sti coup... te porrâ tsandzî de reisse !

Marc à Louis.

Une bonne recette. — Je vois par vos certificats que vous êtes une honnête fille. Mais êtes-vous bonne cuisinière ?

— Oh ! oui, Madame.

— Et quel est le plat que vous faites le mieux ?

— C'est la compote de pommes froides.

— Ah ! Et comment la faites-vous ?

— Je prends d'abord de la compote de pommes chaude, et puis... je la laisse refroidir !

Mot d'enfant. — Maman, quand est-ce que je suis née ?

— A minuit.

— Oh ! maman, j'espére que je ne t'ai pas réveillée...

AFFREUX

BEN me promenant le long du lac, je vis deux femmes conduisant un petit garçon par la main, s'arrêter devant le radier coupant le quai à angle droit. Instinctivement, pour les observer, je m'arrêtai à quelques pas.

Etait-ce instinct ou pressentiment ? Le pressentiment implique réflexion ; tandis que l'instinct, à ce que prétendent les savants versés en ces matières abstruses, n'est ni plus ni moins qu'un réflexe. Au fond, peu importe ; passons ! Le fait est qu'à la vue de ces deux personnes et de ce marmot, je m'arrêtai perplexe, soupçonneux. Leur allure était singulière, inquiète. Leurs vêtements quelconques. Elles me tournaient le dos ; je ne pouvais préjuger leurs actes, leur caractère, à l'expression de leur visage qui m'échappait. Le marmot était drôlement fagoté. Dans sa casaque brune, il apparaissait aussi large que haut, pareil à un pot pânsu, sans poignée. A peine apercevait-on un bout de jambe et ses pieds qui trottinaient.

Sur le radier, jeté en travers, un mât allait du haut en bas, trempant dans l'eau d'à peu près deux mètres ; un de ces grands mâts épais étroits, qui servent de chemin aux bateliers pour décharger les barques. Ces deux femmes plantèrent le marmot tout au haut de ce petit chemin et, chacune d'un côté, se mirent à le faire courir, comme pour l'amuser. Entraîné par la pente, il trottinait de plus en plus vite et je voyais l'instant, très prochain, où il ne manquerait pas de s'étaler, s'il n'était retenu. Au lieu de le retenir, à l'approche de l'eau elles le lâchèrent simultanément et restèrent immobiles, dans l'attente insensée de l'inévitable... Et je restais cloué au sol, la gorge serrée, figé, muet... Le marmot fit encore quelques pas cahotants, trébucha dans l'eau et plongea... Les deux femmes poussèrent un cri... se retournèrent et, le visage caché dans les mains, s'enfuirent.

Allaient-elles chercher du secours ? crier à l'aide ?

D'habitude, quand un être vivant tombe à l'eau, s'il ne sait pas nager, du moins il se débat, gigote, surnage quelques secondes. Cette fois, rien de pareil. Emporté par son élan, je vis avec effroi le pauvret glissant, la tête en bas, sur la pente du radier, sans un cri, sans un geste, sans un effort de salut ; puis s'enfoncer comme si sa casaque eût été de plomb !

Sous une réaction soudaine, cinglante, vrai coup de fouet mes pieds frémissons me précipitèrent à son secours. Sans prendre plus garde à ce bain froid, très froid, qu'aux mousses lacustres rendant le pavé du radier glissant et dangereux à l'extrême, j'attrapai le marmot inerte, sous plus d'un mètre d'eau. Je voulus le sortir, le prendre dans mes bras, impossible ! Je ne pouvais me tenir debout, le sol se dérobaît sous moi, je pataugeai désespérément et tombai à genoux, de l'eau jusqu'aux épaules. Enfin, je réussis à m'agripper au bout du mât, à mettre le pied dessus, à sortir de